

## LES INDUSTRIES TUNISIENNES

Dans tout le Nord de la Tunisie, dans toute cette partie de la côte orientale que l'on appelle le Sahel de Sousse, l'homme est sollicité par la nature à mener une vie sédentaire ; le climat est tempéré, les pluies tombent assez abondantes pour permettre le travail permanent du sol ; aussi l'occupation romaine, en imposant seulement aux habitants une discipline politique — car les Romains ne vinrent jamais très nombreux en ce pays — avait-elle fait des deux provinces dites *Proconsulaire* et *Byzacène* une riche contrée agricole, peuplée de villes florissantes ; les ruines qui couvrent le sol attestent aujourd'hui cette antique fortune et jalonnent les plans de son relèvement.

Les guerres de la période byzantine, les désordres contemporains de l'invasion arabe, compromirent cette prospérité ; toutefois les Arabes passèrent comme un flot, derrière lequel la nature restaure peu à peu les dégâts d'un jour ; la population indigène, dont le fond n'a guère changé depuis l'époque historique, prit bien aux envahisseurs leur religion et leur langue, mais elle resta foncièrement berbère, c'est-à-dire plus attachée au sol que les Arabes, nomades incorrigibles, moins indolente et plus capable, en cherchant un bien-être supérieur, d'efforts persévérants. On peut dire, d'une façon générale, et sans méconnaître les échanges nécessaires entre deux races en contact permanent, que les Berbères occupèrent les villes et se resserrèrent partout où la vie sédentaire était possible, tandis qu'ils abandonnaient aux Arabes les steppes déjà demi-désertiques du centre et du sud-est tunisien.

Lorsque l'unité espagnole se constitua aux dépens des Musulmans de la péninsule, ceux-ci, Berbères jadis venus de l'Afrique du Nord, reprirent le chemin de leurs anciennes demeures ; ils contribuèrent à renforcer, sur tout le littoral du Maroc à la Tunisie, la vie urbaine souvent troublée par les pillages des nomades ; dans beaucoup de villes du nord tunisien, les descendants de ces réfugiés forment encore des groupes distincts ; ils se souviennent très nettement des migrations de leurs ancêtres ; on les appelle les Andalous, et ce mot figure souvent dans la nomenclature géographique locale. Ces nouveaux venus apportaient en Tunisie des habitudes de travail intelligent, des goûts de confort et presque de luxe : les monuments arabes de l'Espagne en font foi ; leur présence fut donc un encouragement à des industries d'art dont l'essor fit de la Tunisie, pendant longtemps, l'un des pays les plus riches et les plus célèbres de l'Islam.

Il serait injuste d'attribuer à ces habitants des villes tout l'honneur d'avoir fait éclore et progresser les industries tunisiennes ; les nomades doivent ici même avoir leur part, leur petite part : la vie en tribus, errantes sur un sol capricieusement cultivé pour les besoins journaliers, oblige l'homme à une industrie rudimentaire ; chez les

Arabes de grandes tentes, des femmes ont, de temps immémorial, tissé de grossières étoffes pour le vêtement de la famille, tandis que d'autres tressaient des cordes et cousaient des sacs en peaux et poils de chameau. Toutefois, si la Tunisie n'eût jamais offert d'autres ressources, il ne vaudrait pas la peine de s'inquiéter aujourd'hui de raviver son ancienne industrie : les nomades n'ont guère travaillé jamais que pour se procurer à eux-mêmes les objets les plus indispensables ; il leur a toujours manqué, il leur manque encore le sens du commerce, qui est, au contraire, fort affiné chez beaucoup de Berbères, chez les Kabyles, en particulier ; il ne serait peut-être pas difficile de trouver, dans cette sorte d'incapacité congénitale, une des causes profondes des malaises sociaux de l'Algérie contemporaine.

Mais, tandis que chez les nomades l'industrie restait domestique et primitive, c'est dans les villes, et par les exigences de leurs habitants, qu'elle s'est développée jusqu'à l'art. Chez les sédentaires, l'agriculture et le commerce entre indigènes ont multiplié les fortunes ; petit à petit, l'industrie dut s'ingénier pour satisfaire aux demandes d'une clientèle plus raffinée de bourgeois propriétaires ; en même temps, à mesure que les initiatives heureuses en montraient mieux le profit, des ateliers s'outillaient pour l'exportation. Les Tunisiens, depuis la fin de l'époque romaine, avaient à peu près renoncé au commerce maritime ; leurs villes se barricadaient du côté de la mer, comme si l'on s'était défié d'un danger qui en pourrait venir, et seule la piraterie, généralement réduite aux prouesses peu méritoires des *naufrageux*, intéressait ces terriens aux choses de la mer ; l'Islam chassé de l'Europe, la Méditerranée était devenue au contraire de ce qu'elle était à l'époque romaine, une zone de séparation. En revanche, tout le continent musulman s'ouvrait aux commerçants du littoral septentrional d'autant plus facilement que les nomades leur fournissaient les caravanes nécessaires pour assurer leurs relations par terre. Les industries tunisiennes présentent donc ce double caractère d'avoir fabriqué, pour usages courants, des objets d'exportation et d'avoir amélioré leurs procédés pour contenter sur place une catégorie de consommateurs plus difficiles ; c'est aux goûts et aux ambitions de richesse de sa population de citadins que la Tunisie a dû cette fortune.

Le souci d'embellir les habitations urbaines, de les mieux défendre contre les ardeurs du soleil a été le stimulant le plus actif de l'esprit d'invention chez les ouvriers tunisiens : c'est pour décorer les palais indigènes que l'on tisse et que l'on teint les plus beaux tapis ; les chambres à coucher se pareront, pour la toilette, de plats et d'aiguères en cuivre, martelés à coups patients ; la lumière du jour n'y pénétrera qu'adoucie et tamisée, à travers une guipure de plâtre

posée sur des vitraux aux couleurs variées; des faïences peintes feront aux murs une saine et charmante parure, et pendant les repas, des plats géants, nuancés de teintes inaltérables, présenteront aux convives des montagnes de *brîks* et de *couscous*. Au fond de ces somptueuses demeures, les femmes trompent par des concours de coquetterie les ennuis de leur oisiveté; pour elles les jardiniers ont distillé les parfums les plus subtils; les tisserands ont combiné, en dessins qui font la joie du regard, les laines et les soies; elles-mêmes, parfois, s'amuseront à broder au fil d'or des dessus de coussins ou des vestes d'enfants. Et ces habitudes de confort intérieur sont telles que les auteurs arabes s'accordent à représenter la Régence de Tunis comme un pays de rêve, paré de toutes les splendeurs des Mille et une Nuits.

Nées sur place, les industries tunisiennes procèdent de l'élevage ou d'une exploitation rudimentaire du sol et du sous-sol; les laines, le poil de chameau, les peaux, tels sont les éléments des principales d'entre elles, tissage, corderie, sellerie et maroquinerie; une pratique élémentaire de la chimie permet d'annexer à ces industries essentielles celle de la teinturerie, qui réalisa, par des procédés primitifs, d'incomparables merveilles de finesse et de résistance; les argiles plastiques ont été, de bonne heure, travaillées par des poliers et des céramistes. Peu de matières premières, comme la soie, étaient importées, et cela seulement à une époque relativement récente.

La capitale même, Tunis, fut, de tout temps, le premier centre industriel de la Régence; ville populeuse, qui compta peut-être deux cent mille habitants, université célèbre dans tout l'Islam, elle se livrait surtout aux industries textiles; plus de mille métiers, nous dit-on, y battaient au temps de sa grandeur, et, de nos jours encore, ces industries, avec leurs annexes, font vivre quatre mille personnes; pour peu que l'on pénètre dans la haute société indigène de Tunis, on sera frappé du luxe découvert dans certaines maisons de pauvre apparence, ouvrant sur d'étroites ruelles, car le riche musulman dépense moins pour sa façade que pour son intérieur. D'autres groupes industriels, moins considérables que Tunis, sont dispersés sur divers points de la Régence: le Sahel de Sousse, enrichi par la culture de l'olivier, fabrique aussi des étoffes de tous genres; Nabeul fait la poterie, tandis qu'au cap Gamart, près de l'ancienne Carthage, à proximité des maisons de campagne des notables tunisiens, on fabriquait jadis des carreaux et de la vaisselle en belle faïence. Plus au sud, Sfax, entourée d'olivettes, est déjà presque une oasis; beaucoup de ses habitants ont fait de latentes fortunes, partis petits colporteurs, avec un mulet et une pacotille et devenus, de marché en marché, de gros négociants à goûts bourgeois; eux aussi ont appelé des artisans autour d'eux pour parer leurs habitations de tapis et de plâtres

ajourés. De même, dans les oasis du sud, à Djerba, dans le Djérid, à Gafsa, les cultivateurs sédentaires pratiquent diverses industries ; mais ils ne fabriquent, en général, que des objets assez grossiers, destinés à la vente parmi les nomades qui les entourent, et dont l'oasis est le rendez-vous obligatoire de ravitaillement. Rien n'est donc plus facile que d'expliquer la répartition de ces foyers industriels.

Seule, Kairouan nous offre l'apparent paradoxe d'une ville importante et d'une industrie active en plein désert, car on ne saurait mieux qualifier les steppes arides au milieu desquelles elle a grandi : pas d'oasis, ici, dont l'abri ait rassemblé des agriculteurs, pas de ces gisements précieux qui attirent, en dépit des rigueurs des climats les plus extrêmes, les pionniers et tous ceux qui vivent à leurs dépens ; le pieux fondateur de Kairouan, Sidi Okba (fin du VII<sup>e</sup> siècle), voulut seulement marquer la place d'une mosquée centrale, dans laquelle les fidèles de tout un vaste district viendraient prier ; parmi les guerres incessantes du moyen âge, la mosquée a pris des allures de forteresse, et les menaces de pillage aussi bien que la dévotion y réunirent souvent des tribus entières ; puis la réputation de sainteté de Kairouan se répandit au loin, et la ville grandit, comme toutes les villes de pèlerinage : autour des monuments sacrés, vite multipliés, tout un peuple d'hôteliers et de marchands s'établit ; les nomades, passant à Kairouan pour faire acte de bons musulmans, profitaient de leur séjour pour se munir de provisions de toutes sortes : ils achetaient des burnous, des cordes en alfa, des outres en peau, des tentes en poil de chameau ; ils repartaient, l'âme sanctifiée, mais la bourse plate, tels ces moujiks russes qui viennent, de plusieurs centaines de kilomètres à la ronde, vénérer les images de la Trinité de Saint-Serge, près de Moscou.

Les négociants kairouanais enrichis devinrent, comme leurs collègues des villes du Nord et du Sahel, de plus en plus exigeants ; ils eurent des armes damasquinées, des « patios » à galerie de plâtre découpé, des chambres matelassées de lourds tapis. Les mosquées nouvelles, à l'exemple des maisons privées, se chargèrent d'ornements inconnus de la rusticité des vieux temples ; les premiers artistes de la Régence, glorieux anonymes comme les architectes chrétiens du moyen âge, ont ciselé les plâtres et peint les faïences de la « mosquée du Barbier ». Et Kairouan, à l'origine sanctuaire d'un pays de nomades, fut alors une ville de grande industrie. Ses œuvres, pourtant, gardèrent toujours comme un cachet de ses origines : elle travaillait les cuirs apportés par les Arabes de grandes tentes, dont les chefs paraient ensuite leurs chevaux de selles brodées, pour diriger un pillage ou faire la fantasia ; les couleurs épanchées sur les tapis kairouanais, renommés comme les cuirs jusqu'aux

limites de l'Islam, sont celles des mille fleurs de la steppe, qu'une pluie de quelques heures fait éclore au printemps.

Jusque vers le milieu de notre siècle, les industries tunisiennes, préservées des contacts étrangers, sont restées figées dans leurs procédés antiques; mais, depuis l'occupation française d'Alger, la Méditerranée a cessé d'être une frontière rarement franchie; une colonie européenne, italienne en majorité, se constitua dans les villes de la Régence, et les industries locales, hors d'état de pourvoir aux besoins de ces résidents nouveaux, furent atteintes par des rivalités d'Europe; mal outillées pour lutter contre la production en grand des fabriques modernes, elles succombèrent peu à peu; le coup le plus sensible que leur portèrent leurs adversaires fut de leur imposer, pour soutenir quelque temps le combat, l'emploi de méthodes à bas prix, dont l'usage bouleversa tout ensemble leur routine et leur goût. L'établissement du protectorat français ne nous a permis d'abord que de constater cette décadence: les trous béants dans les faïences murales de la mosquée du Barbier étaient bouchés avec de lamentables carreaux d'Italie; aux éternelles couleurs végétales des vieux tapis de Kairouan, des artisans pressés par la concurrence avaient substitué d'éphémères couleurs à l'aniline; les ateliers de céramique du cap Gamart étaient fermés.

Aujourd'hui, dix-huit ans de paix française ont rétabli dans la Régence l'ordre longtemps troublé; les finances sont restaurées, au point que l'on peut prévoir des excédents budgétaires tant qu'une excessive fiscalité n'entravera pas l'essor économique du pays; le réseau des voies de communications est déjà fort avancé; la mise en valeur du sol est vaillamment poursuivie par une élite de colons; un intelligent régime foncier facilite la constitution de la propriété. Ainsi appuyé sur des fondations robustes, le protectorat français peut maintenant ajouter quelques grâces à son édifice, en d'autres termes, il a le loisir et même le devoir de provoquer dans la Régence une sorte de renaissance industrielle et artistique; agir autrement serait le fait d'un protectionnisme vraiment monstrueux, car cette résurrection des industries tunisiennes ne saurait sérieusement atteindre les manufacturiers métropolitains. Nous constatons avec plaisir que l'administration l'a compris et qu'elle prête la main volontiers à plusieurs initiatives individuelles; tout particulièrement, la direction des Antiquités et des Beaux-Arts donne ici, malgré la modicité de ses ressources, d'excellents exemples. Il vaut la peine d'étudier quelle est actuellement la situation des industries tunisiennes, dans quelle mesure l'art proprement dit est intéressé à leur rajeunissement, et de noter ce qui a été fait dans ce dessein depuis quelques mois et ce qu'il paraît encore possible de faire.

Nous avons dit plus haut que les industries textiles<sup>1</sup> étaient, avec quelques autres qui en dépendent, les principales en Tunisie. La fabrication des « chéchias », bonnets rouges de laine, dont se coiffent les musulmans occupait jadis un grand nombre d'ouvriers; la chéchia tunisienne, en belle laine foulée, teinte en rouge de kermès, est un article très soigné, de long usage; deux ateliers de foulonnage fonctionnaient à Tebourba et Djedeida, sur la basse Medjerda; le gouvernement des beys avait le monopole de ce travail, qui était assujéti à des règlements très stricts; la teinture des bonnets foulés avait lieu obligatoirement à Zaghouan, près des sources qui alimentent Tunis, et dont les eaux, paraît-il, n'avaient pas de rivales pour cet apprêtage. La chéchia tunisienne revenait cher, non certes en salaires, mais parce que l'on n'y employait que des matières de premier choix; les moindres coûtent, au détail, 5 francs. Or l'Autriche, surtout depuis les événements qui l'ont détournée de l'Europe centrale et rapprochée de l'Orient musulman, s'est mise à fabriquer les chéchias, ainsi que les fez<sup>2</sup>, elle les produit à bas prix (2 fr. 50 environ) et cette concurrence a presque tué l'industrie tunisienne, qui n'exporte plus rien et se voit même dépossédée du marché intérieur.

A la différence de la précédente, l'industrie des tapis de Kairouan, véritables œuvres d'art, s'est conservée jusqu'à nos jours, mais non sans renoncer aux procédés qui avaient fondé sa juste réputation. La laine destinée au travail des tapis est apportée à Kairouan par les tribus de pasteurs du pays environnant, elle est vendue à la toison, et ce sont des femmes qui la filent, après l'avoir lavée puis la tissent à l'aide d'un métier primitif. Ces ouvrières travaillent sans modèle, suivant des traditions transmises sans retouches, de génération en génération; l'imperfection même de leur ouvrage en est l'irréfutable marque de fabrique; les tapis, destinés aux diverses pièces de la maison arabe, sont en général, comme celles-ci, plus longs que larges; le dessin n'en est jamais tout à fait régulier, les motifs n'en varient guère, et l'on a pu y relever des analogies avec ceux des tapisseries coptes des premiers siècles; bien entendu, ni l'homme ni les animaux n'y sont représentés, car la religion musulmane le défend; ce sont de simples jeux de lignes entrelacées, gauches par leur manque de symétrie, tombant rarement juste dans les angles,

---

<sup>1</sup> Nous devons beaucoup, pour les renseignements qui suivent, aux travaux de M. V. Fleury, chef de service au gouvernement tunisien, parus dans *La Tunisie, Agriculture, industrie, commerce*, (Paris, 1896), t. I, p. 298 et suiv.

<sup>2</sup> La chéchia est un bonnet rond, de couleur rouge vif analogue à la calotte de nos enfants de chœur et munie d'un gland de soie bleue. Beaucoup de musulmans la portent partiellement couverte d'un turban de toile. Le fez est un tronc de cône de couleur plus foncée qui est porté seul, même avec un costume européen, par les fonctionnaires turcs. Certains jeunes Tunisiens ont adopté le fez, peut être dans le même esprit que quelques Français arboraient naguère l'œillet rouge.

mais gracieux et plaisants à l'œil par leur irrégularité même et surtout par la richesse de leur coloris.

Plus que les tisserands, en effet, ce sont les teinturiers qui ont fait la renommée des tapis de Kairouan : l'indigo donnait les bleus, la cochenille et le kermès les rouges, la fleur du grenadier ou la racine d'une centaurée les jaunes, etc...; ces plantes poussaient dans la Régence même, et, quoique la culture ou l'exploitation en soient fort négligées aujourd'hui, quelques teinturiers indigènes continuent à s'en servir, quitte à les faire venir de l'étranger. Mais la plupart d'entre eux ont renoncé à l'emploi de ces colorants végétaux; ils ne font usage que de couleurs à l'aniline, vendues bon marché comme produits chimiques de consommation courante, et les tapis de Kairouan sont maintenant à ceux de l'ancien temps ce que sont les chéchias autrichiennes à celles des vieux ateliers beylicaux : au premier coup d'œil, l'aspect est déjà différent, les couleurs sont plus crues, le tapis semble plutôt peint superficiellement que tissé en laines profondément teintées; à l'usage, les couleurs s'altèrent vite; elles chevauchent les unes sur les autres, les blancs s'empâtent d'une nuance violacée, empruntée aux couleurs voisines, le dessin se brouille et tourne à une confusion générale. Peut-être même pourrait-on remarquer que, dans ces contrefaçons modernes, la trame est lâche, comme si l'ouvrière, pressée de terminer, n'avait pas pris soin de la serrer à chaque fil. En somme, au lieu d'être, comme autrefois, de belles pièces tissées à loisir et capables de braver les années sans laisser déteindre un seul de leurs points, les tapis de Kairouan ne sont plus aujourd'hui que des articles de fabrication médiocre, hâtivement travaillés et voués à une dégradation rapide. Et cependant, les métiers de Kairouan ne chôment pas; depuis l'occupation française, la réputation des vieux artisans a déterminé les demandes d'une clientèle européenne, pour laquelle trop souvent un certificat d'origine tient lieu de toutes les qualités d'art; le Kairouan moderne n'est pas déplacé dans les salons orientaux et les fumoirs des villas de banlieue; mais, si la main-d'œuvre des femmes, par son extrême bon marché, ne laissait encore à Kairouan quelques avantages, c'est dans les manufactures métropolitaines que la fabrication en serait exclusivement pratiquée. Dans les dernières années, la vente des tapis de Kairouan aurait atteint, sur place, 250 à 270,000 francs <sup>1</sup>. Nous pouvons espérer qu'elle ne s'arrêtera pas à ce chiffre et que l'art, non moins que le commerce, y trouvera son compte : nous parlerons plus loin, en effet, d'une très intéressante tentative de restauration des procédés anciens, mais avec la discipline et la méthode de la science la plus récente.

---

<sup>1</sup> FLEURY, ouvrage cité, p. 299.

Il est inutile de nous étendre longuement sur les produits des industries textiles autres que les tapis ; ce ne sont, en effet, pour la plupart, que des objets communs, destinés aux usages locaux, ou exportés, par les oasis, chez les nomades du désert : les *burnous* du sud sont les plus estimés, ils viennent de Djérid, de Gafsa, de Djerba, et sont tissés en laine du pays. Gafsa et Djerba ont gardé la spécialité des couvertures en laine, rayées de couleurs variées et quelquefois rehaussées d'un mélange de soie ; ce sont les « ferrachia » et les « batania », achetées en grandes quantités par les indigènes, et que leur solidité, sinon leur cachet d'art, fait apprécier même des résidents européens. On pourrait citer encore, de même origine et de même fabrication presque toujours domestique, les sacs en poils de chèvre et de chameau, les licols et cordes pour animaux de bât, les « felij » dont on fait les tentes, et diverses pièces en poils et laine, employées pour le vêtement ou d'autres besoins ménagers. Ces industries jusqu'ici, n'ont pas été touchées par la concurrence européenne, et ne se recommandent d'ailleurs à l'artiste par aucun caractère original.

Il en est autrement de l'industrie des tissus de soie, qui a son centre à Tunis, où elle occupe plusieurs milliers de personnes ; la matière première, la soie « grège, » est importée de France ou d'Italie et subit, dans les ateliers tunisiens, trois transformations essentielles : elle est d'abord « moulinée, » c'est-à-dire apprêtée en fils et roulée en écheveaux ; elle est ensuite teinte, enfin les tisserands s'en emparent pour en faire diverses pièces, destinées aux indigènes ou même aux Européens. Un gros bourg du Sahel de Sousse, Ksar-Hellal, partage pour les tissus de soie la réputation de la capitale. Les étoffes de soie sont achetées, naturellement, par une clientèle riche, mais la fabrication tunisienne ne sort guère des tissus proprement dits ; la mode locale ne comportant pas de vêtements ajustés, on vend surtout des bandes ou des écharpes, que chacun drape selon le caprice du jour. Je ne sache pas que les ateliers de Tunis aient encore mis dans le commerce des soies apprêtées, sous forme de chaussettes par exemple, et pourtant cet accessoire de toilette est très demandé par quelques musulmanes élégantes. La gandoura, sorte de surplis que portent les hommes, et le burnous sont les seuls vêtements pour lesquels le tailleur professionnel ajoute son travail à celui du tisserand ; tout le reste est ouvré en famille et sans ces complications qui font la fortune de nos couturiers. Souvent les tissus de soie de Tunis sont croisés de laine ou même de coton ; parfois aussi l'ouvrier les agrmente de fils d'or ou d'argent ; ces étoffes mélangées, teintées de couleurs claires et gaies, sont très heureusement employées par des dames de la colonie française, pour la tenture des appartements ; rien n'empêcherait, semble-t-il, en con-

fiant aux tisserands indigènes de bons modèles et guidant leur travail, d'obtenir d'eux des soieries de dessins plus variés que les rayures multicolores de leur fabrication actuelle. Déjà la concurrence européenne leur dispute le marché local, et la lutte, semble-t-il, deviendra vite impossible, s'ils ne changent leurs procédés trop lents et routiniers; on m'affirmait jadis qu'une usine de la Seine-Inférieure fabriquait spécialement, en soie et laine, les longs burnous noirs qui sont, en pays musulman, l'insigne des chefs principaux. Avant longtemps, si les patrons tunisiens n'y prennent garde, toutes les soieries tunisiennes viendront ainsi de France.

Le centre et le sud de la Régence possèdent d'immenses étendues d'alfa; cette plante pousse par paquets d'aiguilles vertes, clairsemés à travers la steppe; elle est ramassée sans aucune précaution, liée en gerbes et acheminée sur les ports du littoral oriental, Sfax notamment; certain caïd, très connu à Tunis, en faisait jadis commerce avec des maisons anglaises. Sur place, l'alfa est tressée sous forme de cordes, de paniers, de nattes; les feuilles de palmier fournissent aussi des fibres aux vanniers indigènes, groupés surtout à Nabeul et dans les oasis du Sud. Ces derniers tressent en palmier, d'immenses chapeaux que les nomades portent, au soleil, par-dessus chéchia et turban. La natterie seule pourrait, de toutes ces industries, donner des œuvres quelque peu originales; déjà les ouvriers, en mélangeant les joncs bruts et quelques autres peints de couleurs diverses, varient les types de leurs nattes; seraient-ils incapables de faire des garnitures plus élégantes pour revêtement de murs ou garniture de meubles légers?

Aux industries textiles qui, sauf les dernières signalées, procèdent toutes de l'élevage, il convient de rattacher la tannerie, qui trouve, là aussi, la matière de son travail; nous ne parlerons pas des tanneries pour usages communs; il existe des tanneurs et des cordonniers à peu près dans toutes les villes de la Régence. Mais la sellerie et la préparation des cuirs teints sont à Tunis et à Kairouan assez actives; le *Souk*, quartier (des selliers) à Tunis, est un des plus achalandés; les ouvriers y sont parfois de très bonne famille, et plus d'un Andalou, dont les ancêtres furent puissants en Espagne gagne aujourd'hui sa vie par ce travail du cuir, plus considéré que d'autres métiers manuels. Les cuirs ouvrés, rehaussés de broderies d'or et d'argent, teints d'une belle couleur rouge sombre, font de magnifiques harnachements tels que les Parisiens ont pu en admirer sur les chevaux des chefs arabes venus pour faire escorte au tsar. La reliure peut aussi les employer et, dans un pays de science musulmane, comme fut jadis la Tunisie, les commandes de cette industrie apportaient aux tanneurs un contingent d'ordres très appréciables. Aujourd'hui, malheureusement, la Tunisie n'exporte plus guère que

des peaux tannées; on ne compterait que bien peu d'ateliers où l'on travaille le cuir avec l'art des anciens artisans, et le Souk des selliers, à Tunis même, ne fait plus en grand que le bibelot.

La poterie, ou pour mieux dire, la céramique a été, depuis l'époque ancienne, une des industries les plus prospères de la Tunisie; Nabeul et l'île de Djerba en sont les centres principaux; les Djerbiens font de grandes jarres, dont les formes, disent les archéologues, n'ont pas varié depuis l'époque romaine, et qui servent pour les liquides et les graines; on en trouve chez tous les indigènes du Sud. Les Djerbiens ont envoyé des colonies de potiers à Bizerte et à Tunis; aussi la fabrication de l'île elle-même est-elle en décadence. Nabeul travaille mieux, et plus délicat; les plats cuits dans les ateliers de cette ville sont souvent vernis en jaune et en vert; à côté d'ustensiles ménagers de formes traditionnelles, les potiers de Nabeul pétrissent et tournent des figurines, auxquelles il ne manque, pour être fines, que de meilleurs modèles; l'argile est fournie par des carrières situées au nord de la ville; elle est d'excellente qualité. Un sculpteur français distingué, qui a passé de longs mois en Tunisie, M. R., en a fait lui-même l'expérience: il a modelé de ses mains le buste d'un des potiers de Nabeul, — un type vigoureux de berbère à face arrondie; — parmi les pièces les mieux venues des artisans indigènes, chameaux mal équilibrés, petits soldats figés, aigles gauchement éployées, naïve imitation de quelque insigne impérial égaré sur ces rivages, l'œuvre maîtresse du bon sculpteur rayonne d'une beauté plus souveraine, comme l'aurore d'un art futur. Quant aux carreaux vernis, tels que ceux qui font aux murs de la mosquée du Barbier une si chaude parure de couleurs entrelacées, la céramique tunisienne n'en produit plus; elle a perdu, de même, le secret de fabrication des plats en faïence peinte, aux teintes plus douces, où les fleurs ajoutaient une grâce au fouillis des arabesques.

Nous n'avons rien dit de l'huilerie et de la savonnerie, non plus que de la distillation des parfums parce que, dans ces industries, le travail de l'homme ne vise pas à présenter la matière première sous une forme qui peut atteindre à l'art; nous aurions dû plutôt faire mention de la chaudronnerie de cuivre, de la fabrication des armes et des ferrures; mais tous ces métiers n'occupent plus qu'un très petit nombre d'ouvriers musulmans; quelques autres travaillent le bois; enfin des juifs indigènes montrent une réelle habileté comme bijoutiers et orfèvres, ou comme tailleurs et brodeurs; parmi eux, aussi, quelques ingénieux artisans, avec des pans de boîtes à pétrole et des débris de verres colorés, fabriquent patiemment ces lanternes d'appartement qu'ils vendent ensuite, après d'interminables marchandages, devant les hôtels et les cafés des quartiers européens.

Tel est, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'état d'ensemble des industries tunisiennes. Il est facile de tirer les conclusions de cet exposé : les Tunisiens ne peuvent pas lutter contre la concurrence européenne ; ils produisent trop lentement, sans un outillage suffisant pour que l'économie d'une main-d'œuvre peu chère compense les pertes de temps et les malfaçons ; en adoptant certains procédés économiques, tel que l'emploi des couleurs à l'aniline pour la teinture des textiles, ils n'ont fait qu'avilir leur production, sans en arrêter la décadence. Mais une renaissance est possible ; elle est déjà commencée : aux artisans de la Régence, il faut le concours de la science moderne et des capitaux sans lesquels il n'y a plus aujourd'hui d'industrie : capitaux et connaissances scientifiques, c'est chez la puissance protectrice qu'ils les trouveront, et la France a tout intérêt à refaire de la Tunisie un foyer d'art industriel musulman.

Depuis plusieurs années déjà, beaucoup de touristes traversant la Régence, ainsi que beaucoup des résidents qui l'habitent, avaient exprimé le regret que cet art tunisien fût abandonné, au point qu'on en pût prévoir à bref délai la disparition complète. On avait pensé tout d'abord à préserver de la destruction totale les ruines romaines ou byzantines dont la Tunisie est couverte ; on s'est avisé, un peu plus tard, que d'autres ruines, aussi, méritaient protection, et qu'en les retrouvant, on n'accroîtrait pas seulement la liste des monuments historiques ; quelques hommes de goût ont donc vaillamment tenté le sauvetage de l'art tunisien <sup>1</sup>. Le mouvement fut donné par M. Jules Pillet, inspecteur des Beaux-Arts, qui avait été chargé, en 1895, d'une mission dans la Régence ; à son instigation, une « Société des industries d'art de Tunisie » fut fondée, qui se consacra d'abord à la renaissance de la tapisserie de Kairouan, tandis que M. Gauckler, directeur des Beaux-Arts de Tunisie, ouvrait un atelier pour la fabrication des plâtres sculptés, et que, de son côté, la direction de l'Enseignement créait à Tunis, dans le quartier Bab Souika, une école professionnelle de menuiserie et de serrurerie. Plus récemment, la « Compagnie commerciale de la Régence de Tunis » a entrepris de rénover l'industrie céramique à Nabeul.

L'idée de former, dans les écoles primaires de la Régence, des ouvriers instruits est plus ancienne que l'école professionnelle de Bab Souika ; elle a été appliquée, non seulement par la direction de l'Enseignement, mais aussi par les Pères Blancs. L'originalité de l'école de Bab Souika est pourtant remarquable : d'abord, elle est libre de ses programmes ; ses directeurs sont bien des fonctionnaires, payés sur le budget tunisien, mais ils sont maîtres de leurs ateliers, il ne leur est même pas interdit de gagner de l'argent...

<sup>1</sup> Voir P. Blanchet, dans le *Journal des Débats* des 30 août et 2 septembre 1899.

pour leur œuvre. Ensuite, on s'est résolument rangé à la seule combinaison qui puisse pratiquement sauver l'art tunisien : des outils d'Europe et des motifs indigènes. Il est trop clair, en effet, qu'il serait peu intéressant de former les ouvriers tunisiens à tourner des meubles comme au faubourg Saint-Antoine, ou à sculpter des horloges de bois à la mode de Neufchâtel. M. Paulin, directeur de l'école de Bab Souika, dresse ses élèves à recueillir de tous côtés, au hasard de leurs promenades et de leurs rencontres, tous les motifs d'ornementation indigène ; il leur fait apprendre — ce que les musulmans ignorent entre tous les hommes — à travailler d'après un croquis préalablement établi. Les premiers résultats obtenus sont encourageants ; certes, il est difficile de combattre, chez les apprentis, toute une hérédité qui s'assouplit malaisément aux méthodes européennes ; ils arrivent pourtant, à force de conseils, à établir des meubles en bois ouvré de solidité convenable et de formes vraiment indigènes ; il faudra seulement, croyons-nous, prolonger pendant quelques années leur séjour à l'école, exiger d'eux, au besoin, des engagements, pour qu'ils persévèrent sans défaillance jusqu'au jour où, sûrs d'une clientèle, leur intérêt les persuadera, mieux que toutes les exhortations, de rester fidèles aux principes reçus de leurs maîtres. L'école de Bab Souika aurait, nous dit-on, l'intention d'ouvrir prochainement des ateliers de reliure et de serrurerie ; elle a trop bien débuté pour que nous n'augurions pas très favorablement de ces intelligentes ambitions.

C'est au musée du Bardo, avec un maître et trois apprentis, que M. Gauckler a entrepris le sauvetage de la sculpture en plâtre ; nous ne pouvons guère, en Tunisie même, nous rendre compte des chefs-d'œuvre de cette ancienne industrie ; les maisons particulières des musulmans, plus ornées à l'intérieur que sur la rue, nous sont ordinairement fermées ; l'accès des mosquées, est rigoureusement interdit aux chrétiens ; à Kairouan seulement, depuis le jour où les soldats français pénétrèrent dans ces édifices à la suite de leurs camarades musulmans d'Algérie, la visite en est constamment permise, et tous les touristes ont admiré ces coupoles de plâtre de la mosquée du Barbier, dont la feuille de palmier a fourni le motif principal, varié à l'infini par la fantaisie des artistes ; mais, aidé de collaborateurs indigènes, M. Gauckler a pu faire photographier beaucoup de pièces dont il lui était impossible de prendre directement connaissance ; en y joignant des documents égyptiens et algériens, sans oublier ceux de l'Espagne méridionale, il pourra constituer et classer une très riche collection de modèles. Pour le moment, son sculpteur unique travaille de mémoire, entaillant, au gré de ses souvenirs, une large galette de plâtre frais, qui est posée verticalement devant lui ; sur cette esquisse, les apprentis creusent ou découpent ; quand ils ont

fini, le panneau peut être dressé tel quel sur un mur, ou devenir une fenêtre; dans ce dernier cas, on l'applique sur un jeu de vitres colorées, et l'on obtient un de ces vitraux exquis derrière lesquels l'ardeur du soleil saharien n'est plus qu'une caresse. L'atelier du Bardo n'est encore, on le voit, qu'une indication, quelque chose comme, en procédure, une démarche interruptive de prescription; peut-être en attendant des libéralités budgétaires ou privées, M. le directeur des Antiquités et des Beaux-Arts ferait-il bien pour le développer, de vendre au détail quelques ruines romaines.

Nous avons dit ce que devient, sous des doigts habiles, l'argile à potiers de Nabeul; des négociants de Tunis ont résolu d'en tirer parti et se sont fait connaître, au printemps dernier, par une très ingénieuse réclame. On se rappelle sans doute, qu'à cette date une caravane de ministres, de députés et de journalistes métropolitains vint assister à l'inauguration du port de Sousse et du chemin de fer de Sfax à Gafsa; comme de juste, Sousse donna un banquet, pour réparer les forces de ces explorateurs; à ce banquet, les convives remarquèrent qu'il n'y avait pas de carafes, seulement des vases en terre, de formes très variées, et, pour garnir le centre de la table, d'autres compositions, également en terre, et par endroits fort réussies: le tout sortait des nouveaux ateliers de Nabeul<sup>1</sup>. Peut-être souhaiterait-on des modèles un peu plus fins, mais ce n'est là qu'un début et tous les progrès sont possibles; ici encore, on peut attendre beaucoup de la main-d'œuvre indigène, soutenue par les méthodes et les capitaux français.

Il vaut la peine de s'arrêter quelque temps à la fondation de la « Société des industries d'art de Tunisie ». C'est à Tunis, près de Bab Souika, une maison basse, blanchie à la chaux, avec une modeste enseigne en français et en arabe, et une minuscule avant-cour ouvrant sur la rue, un local à peine aménagé, un mobilier et un matériel des plus sommaires; on se propose d'y fabriquer suivant les meilleures traditions de l'art indigène, des cuirs, des faïences, des bois sculptés et des tapis; en ce moment, un petit atelier de corroierie est ouvert; des expériences sont poursuivies pour la coloration et l'émaillage des briques; mais, pour la tapisserie, on est beaucoup plus avancé et déjà la Société a pu vendre à Tunis et même en France, de très beaux tapis qui ont établi sa réputation. M. Djilani, directeur de ces ateliers, est un Tunisien fort instruit, qui parle purement le français et connaît, pour les avoir étudiées en détail, nos principales manufactures nationales. Entré, avec le goût d'une vocation véritable, dans les idées de M. Jules Pillet, il a résolu de refaire à Tunis ce que Kairouan fit si bien jadis. Il lui fallait d'abord, renouveler et améliorer

---

<sup>1</sup> Voy. la *Dépêche tunisienne* du 5 mai 1899.

l'outillage du tapissier indigène ; puis choisir des modèles ; enfin, et là était le plus difficile, former un personnel ouvrier ; nous devons le féliciter hautement de ses premiers succès <sup>1</sup>.

L'ancien métier arabe est de dimensions restreintes, car les pièces qu'on lui demande de garnir de tapis sont des galeries plus longues que larges ; on trouve très peu de grands kairouans authentiques qui soient carrés, et c'est une raison qui en rend la pose difficile ou disgracieuse dans nos appartements français. M. Djilani élargit et assouplit son métier ; à tout moment l'ouvrier reste libre de déployer devant lui tout le travail achevé, rien ne l'empêche de faire de grands carrés, si tel est le choix du client. La laine, apportée brute à l'atelier, y est désuintée, puis teinte. Les couleurs à l'aniline sont rigoureusement proscrites ; quelques toisons noires, mêlées aux laines blanches ou teintées, accroissent la variété des produits obtenus. Le directeur est obligé de surveiller les teinturiers professionnels qu'il emploie parfois, à défaut d'ouvriers dressés par lui-même : ces auxiliaires sont indociles et railleurs, tels nos paysans démontrant aux propriétaires l'inutilité des engrais chimiques.

Les modèles sont des documents strictement authentiques, empruntés pour la plupart aux recueils de Prisse d'Avennes sur l'art décoratif des Arabes ; on reprochera peut-être à l'atelier de Bab Souika de fabriquer indifféremment le Stamboul, le Brousse et le Kairouan ; mais nous n'en sommes pas encore à une rigoureuse classification de tapisseries arabes et, sauf sans doute un petit nombre d'amateurs très informés, les acheteurs de ces tapis n'auront garde de découvrir, dans un dessin kairouanais, un détail de style turc. Il est bon cependant de recommander aux directeurs de cette manufacture une certaine méfiance des modèles trop composites : mieux vaut conserver purs, autant que possible, les types originaux. A Bab Souika, aucun tapis n'est mis en mains, s'il n'en a été dressé préalablement sur carton quadrillé un croquis teinté point par point ; M. Djilani avait d'abord voulu faire copier ces croquis par des femmes de Kairouan ; il ne put obtenir d'elles un travail régulier ; toujours les éléments du dessin portaient à faux l'un sur l'autre ; il fallut donc préparer toute la besogne d'avance et n'en laisser aux apprentis, simples praticiens, que l'exécution matérielle : à cet effet, le croquis, après approbation du client qui en a reçu communication, est découpé en bandes dans le sens de la largeur ; les bandes sont posées une à une devant la trame, sous l'œil de l'apprenti qui travaille accroupi ; celui-ci n'a qu'à étendre la main pour prendre la laine teinte qui convient à chaque point, il l'entrecroise dans la trame,

---

<sup>1</sup> A Alger aussi la résurrection des industries textiles indigènes a été récemment tentée, notamment par Mme Delfau ; de telles initiatives représentent, en pays musulman, l'une des formes les plus intelligentes de l'assistance publique.

et la coupe, à l'aide d'un calibre, à la hauteur convenue ; ainsi tous les points sont noués à la main ; seules les corrections sont faites à l'aiguille. Avec un pareil système, et quelle que soit la complication du dessin, l'apprenti le moins exercé peut fournir un travail sans fautes ; l'adresse consiste pour lui, d'abord à suivre exactement le modèle pour n'avoir pas à se reprendre, ensuite à travailler vite, car il est payé à tant par mille points.

M. Djilani forme, petit à petit, ses ouvriers ; il eut d'abord beaucoup de peine à les retenir ; dès qu'ils avaient amassé quelques francs, ces gamins couraient acheter des pâtisseries et des chéchias neuves. Il est arrivé cependant à en fixer quelques-uns, et il travaille, il travaille tant qu'il peut. Ses ateliers ont reçu déjà la visite de nombreux touristes ; il a plus de commandes qu'il n'en pourra de longtemps accepter ; un grand magasin de Paris, mal renseigné sur la modestie de ses débuts, ne lui avait-il pas demandé combien de centaines de tapis il pouvait livrer par mois ? Il serait fort empêché pour le moment, avec ses quinze ou vingt auxiliaires d'en livrer plus d'un ou deux par semaine, mais tout ce qui sort de ses ateliers est irréprochable ; en l'état, son prix de revient, calculé minutieusement, est encore assez élevé, 30 francs le mètre carré ; l'administration des douanes encouragerait notablement l'exportation en France, de ces tapis, si elle les admettait en franchise, ce qui ne demanderait, sans doute, qu'un peu de bonne volonté ; mais, quoi qu'il en soit, l'avenir de l'œuvre est dès maintenant assuré. Ce seront, ici encore, des éléments de richesse que l'intervention française aura portés à nos sujets musulmans.

On aura remarqué que les industries rajeunies en Tunisie ne comportent qu'un personnel restreint et un outillage, en somme, peu coûteux ; la main de l'ouvrier y reste l'instrument principal, et, dans un pays où les combustibles minéraux manquent, on ne peut supposer que, de sitôt, le mécanicien remplace le potier et le tisserand ; c'est donc une carrière très vraisemblablement lucrative que nous ouvrons aux artisans formés dans ces nouveaux ateliers ; ainsi l'intérêt esthétique se double, ici, d'un intérêt social ; on mesurera mieux la portée de cette œuvre, si l'on considère la nécessité, pour la France même continentale, d'une entente de plus en plus étroite avec le monde de l'islam. En matière industrielle comme en matière de gouvernement, nous devons rester les directeurs et les maîtres, et c'est facile, puisque nous détenons le dépôt de la science moderne et des capitaux ; mais, n'oublions pas que nous serons d'autant plus solidement établis dans l'Afrique musulmane, qu'une politique habile saura nous susciter parmi les indigènes plus de collaborateurs.

HENRI LORIN,  
Professeur de géographie coloniale à l'Université de Bordeaux.

---